

Ministère de la Culture et de la Communication  
Préfecture de la région Midi-Pyrénées

Dossier de presse

**Pamiers**

**Retour de l'*Adoration des Mages*  
en la cathédrale Saint-Antonin**

**Contact presse**

Direction régionale des Affaires Culturelles  
Catherine Gaich, conservateur des monuments historiques

Tél : 05 67 73 21 27

Tony Simoné, chargé de communication

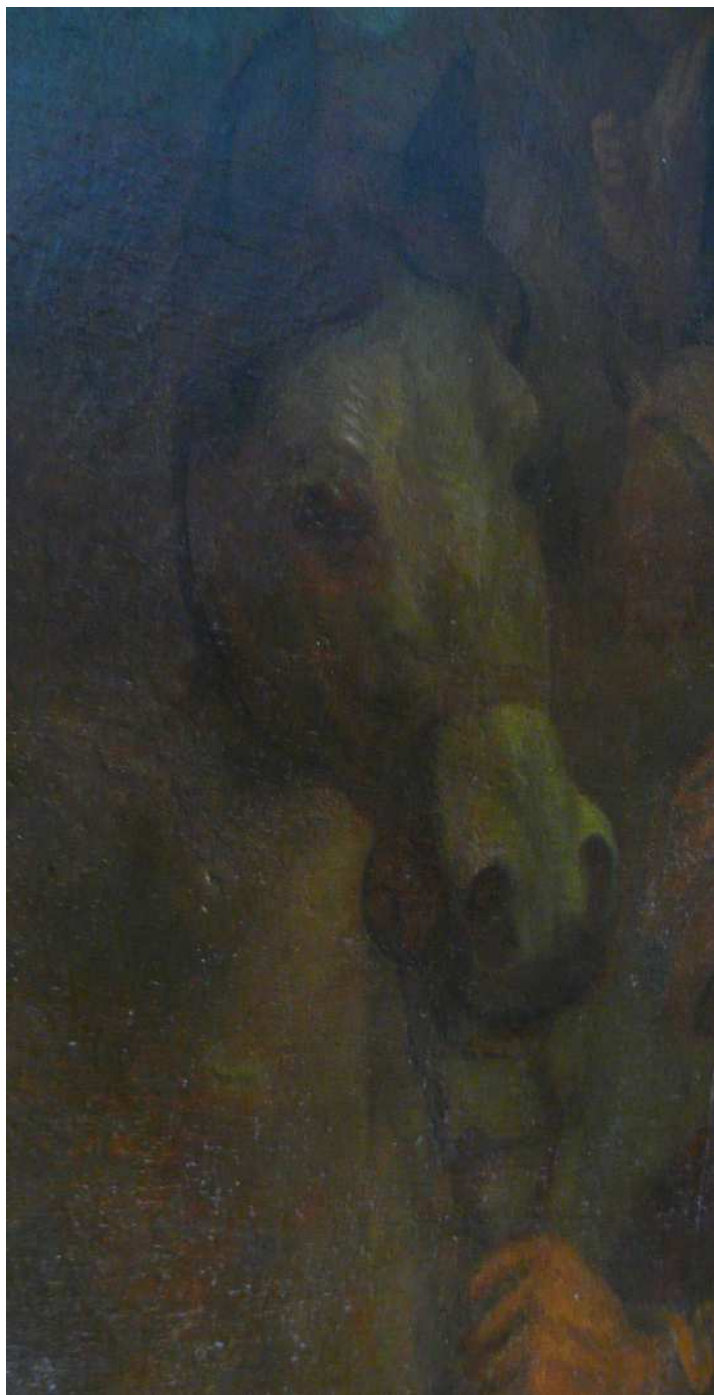
Tél : 05 67 75 20 36

32, rue de la Dalbade BP 811  
31080 Toulouse cedex 6

# Sommaire

Présentation	3
Pamiers et Saint-Antonin : repères historiques	4
La cathédrale Saint-Antonin	6
Frère André, peintre dominicain : repères biographiques	7
Les toiles appaméennes	8
Le style : Adoration des Mages	8
L'Adoration des Mages de Frère André	10
L'Iconographie	10
Une restauration exemplaire	11
Montant des travaux et maîtrise d'ouvrage	13
Les Journées européennes du patrimoine à la cathédrale	14

## Présentation



Depuis les années 1990, les quatre tableaux du peintre Frère André, conservés dans la cathédrale Saint-Antonin à Pamiers, bien de l'État, ont fait l'objet de campagnes de restauration entreprises par la DRAC Midi-Pyrénées. Parmi ces œuvres se trouve une *Adoration des Mages*, classée au titre des monuments historiques en 1908 et dont la restauration vient de s'achever; la toile a repris sa place en juin dernier, dans le transept nord.

Quatre années furent nécessaire pour que cette *Adoration des Mages* retrouve toute sa splendeur du passé; ce travail a permis de comprendre une partie de son histoire et fut l'occasion de se pencher sur son auteur, peintre dominicain du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le retour du tableau de Frère André sera l'occasion pour les Journées européennes du patrimoine , le 14 et 15 septembre prochain, de proposer au public des visites commentées du tableau et de sa restauration.

## Pamiers et Saint-Antonin : repères historiques

L'histoire de Pamiers et de ses monuments religieux s'organise autour de saint Antonin dont l'existence, très controversée, n'est pas élucidée. Fils d'un roi wisigoth local nommé Frédélas, représentant dans cette région le roi Théodoric de Toulouse, Antonin se convertit au catholicisme et logea hors de la ville du chef



Frédélas, aussi celle-ci tomba-t-elle sous l'autorité d'un usurpateur nommé Métope qui fit mettre Antonin à mort en 506 et jeter son corps dans l'Ariège. Ses fidèles recueillirent ses restes qui furent ensevelis à Cailloup où un sanctuaire fut construit sur la rive gauche de l'Ariège. La venue du roi des Francs Clovis (481-511) à Toulouse provoqua la fuite de Métope et les habitants créèrent, pour honorer Antonin, une abbaye qui fut construite, un peu plus tard, au Mas-Neuf sur la rive droite, pour la mettre à l'abri des inondations.

L'église, placée d'abord sous le vocable de saint Martin prit celui de Saint Antonin après la translation des reliques du saint en 987. Roger II (+v.1124), comte de Foix, au retour de la première croisade fit construire le château vers 1111 et une église, bâtie au pied du château et appelée Notre-Dame du Mercadal parce qu'elle occupait l'emplacement réservé aux foires.

Ainsi s'institua à Pamiers, ville groupée autour du château et à qui le comte donna le nom d'Apamée, une administration duelle, partagée jusqu'aux guerres dites de Religion entre le comte et l'abbé. Cette co-seigneurie évita à l'abbaye Saint Antonin d'être détruite au cours de la croisade des Albigeois, car l'abbé ayant à se plaindre du comte de Foix l'avait offerte en paréage à Simon de Montfort (1160 - 1218), en 1209.

En 1296, le pape Boniface VIII (1294 - 1303) créa l'évêché de Pamiers et l'abbatiale, élevée au rang de cathédrale, conserva les reliques jusqu'en 1474. Elles furent transférées à l'église Notre-Dame du Mercadal, cet édifice n'étant élevé au rang de cathédrale qu'en 1499. Ces reliques, dont une partie avaient été données à l'église de Palencia (Espagne), furent

brûlées en juin 1576 et les églises détruites, les clochers seuls étant conservés pour servir de défense. En 1658 la reconstruction de l'église fut entreprise ; elle fut terminée en 1689. La Révolution mit fin au culte voué à saint Antonin.

Le diocèse, supprimé en 1801, fut rétabli en 1823 et étendu aux limites du département, mais la liturgie gallicane, un instant à l'honneur, avait porté un coup sensible à la dévotion de saint Antonin dont les reliques, rapportées de Palencia, furent oubliées.

*Claude Aliquot, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art de l'Ariège,  
extraits tirés du site Histariège*

Photo : détail de l'Antiphonaire de Monseigneur de Verthamon (livre de chants),  
Crédit photographique Jean-François Peiré.

## La cathédrale Saint-Antonin

De l'ancienne église Notre-Dame du Mercadal, élevée en 1112, il ne reste que le portail de grès très usé à l'entrée de l'édifice actuel qui fut plusieurs fois restauré. Six colonnettes supportent des chapiteaux historiés racontant le meurtre d'Abel.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la ville, devenue prospère par la culture de la vigne et l'industrie du drap et grâce à l'appui de Simon de Montfort (1160 - 1218), qui en fit sa base de repos, exigeait une église plus grande, qui fut construite au début du XIV<sup>e</sup> et pourvue en 1348 d'un clocher planté devant façade et formant porche.



La cathédrale fut bénite en janvier 1689. Elle est à une seule nef avec chapelles entre les contreforts. Le chœur est étroit et court, ayant dû être limité aux emprises des autres monuments voisins. Les supports sont massifs, les chapiteaux rectilignes et épais, une corniche un peu lourde court sur le pourtour de la nef. Les fenêtres ont conservé la courbe ogivale avec meneaux de pierre. Le chœur est précédé de deux transepts et l'autel est placé, selon les traditions liturgiques, aux bras de la croix. Sur le flanc nord, une porte dorique en pierre, percée visiblement après la construction du mur antérieurement à 1689, doit son origine à quelque conflit de préséances.

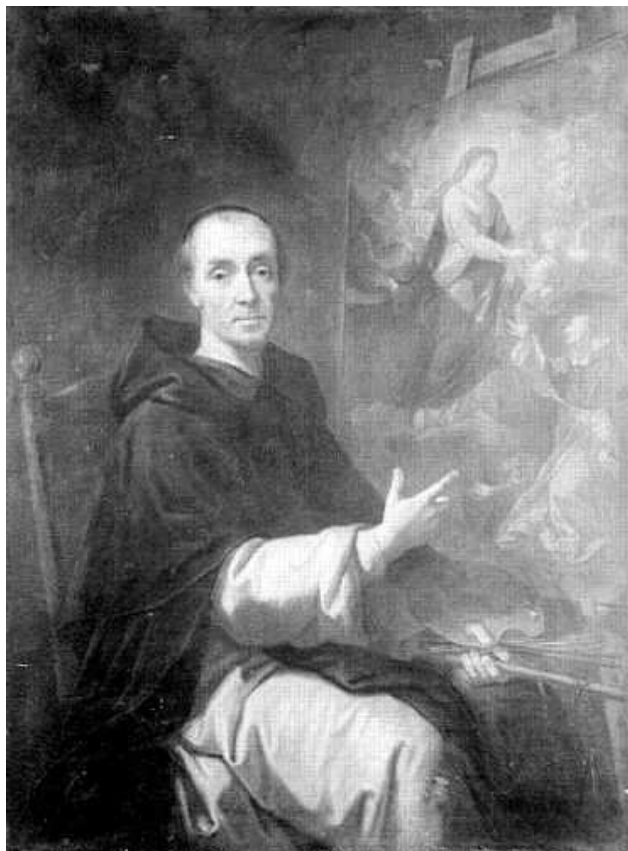
Le chœur était orné de boiseries et des tapisseries décoraient toute la nef; en 1793, le mobilier fut retiré et l'orfèvrerie mise en lingots. Lors du rétablissement du Siège en 1823, les murs furent passés au badigeon et le chœur restauré dans un style pauvre. La charpente n'a été refaite, avec la toiture, que vers la fin du siècle.

Seules quelques œuvres témoins des richesses passées subsistent : un bas-relief en pierre du XIV<sup>e</sup> siècle représentant le martyr de Saint Jean l'Évangéliste, quatre toiles du XVIII<sup>e</sup> dues au frère André, une statue en bois de Sainte Marie-Madeleine.

*Claude Aliquot, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art de l'Ariège, extraits tirés du site Histariège*

*Photo : cathédrale Saint-Antonin de Pamiers, crédit photographique Jean-François Peiré*

## Frère André, peintre dominicain : repères biographiques



Jean André est né en 1662, à Paris. Il entre dans l'ordre des Frères Prêcheurs en 1679, à l'âge de 17 ans au Noviciat général, faubourg Saint-Germain. Il prend alors le nom de Frère André. En mars 1688, il part pour Rome pour « se perfectionner en son art » où il reste un peu moins d'un an. Les détails de sa vie italienne restent encore incertains. Il semble être hébergé au couvent des dominicains de la Minerve à Rome. En début d'année 1689, il quitte la ville sainte pour se rendre à Saint-Maximin et à Lyon durant son voyage de retour vers Paris. Il y continue son étude des arts et rentre au Noviciat en octobre 1689.

Lorsqu'il revient au faubourg Saint-Germain, l'église est en cours de reconstruction ainsi que le couvent. Sa première œuvre La Résurrection du Christ datée de 1711 est réalisée en remerciements des soins qu'il a reçus durant son séjour dans l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris. En effet, le peintre souffre d'une maladie (inconnue) durant une grande partie de sa vie, qui l'affaiblit semble-t-il durant certaines périodes. Cette œuvre marque le début d'une très longue carrière et surtout d'une longue série de commandes effectuées par les dominicains de France mais aussi par d'autres communautés religieuses. Le couvent est entièrement décoré des tableaux ou esquisses de la main du frère. Dans une des salles du couvent se trouve même l'autoportrait de Jean André (aujourd'hui conservé au Musée National du château et des Trianons à Versailles. v. ill.). Seules trois toiles sont aujourd'hui conservées dans l'église de l'ancien Noviciat (église Saint-Thomas-d'Aquin).

Concernant les autres peintures à travers la France, deux grands ensembles sont à distinguer à Bordeaux et Grenoble. La vingtaine de toiles qui les constitue ont été commandées à l'artiste pour orner l'église du couvent des dominicains de chacune des villes. A Bordeaux, les œuvres sont toujours présentes dans le lieu pour lequel elles ont été peintes et forment un ensemble cohérent de portraits de nombreux saints dominicains. Les autres œuvres du frère sont dispersées à travers la France. L'histoire de la Révolution a entaché notre vision du patrimoine de cet artiste. Comme au Noviciat, nombre de ces toiles ont subi les déplacements révolutionnaires. Elles n'ont pas toutes disparues mais beaucoup ne se trouvent plus dans le lieu pour lesquelles elles étaient destinées. Il est donc difficile pour certaines de reconstruire leur histoire, ne sachant pas s'il s'agit de commandes pour le

couvent dominicain de la ville ou bien d'un déplacement postérieur à la Révolution. La difficulté de rendre compte de ce patrimoine pictural ne fait pas perdre de vue l'importance de l'artiste qui en a été à l'origine. En effet de son vivant, de nombreux contemporains ont évoqué le peintre dans leurs ouvrages. Ces écrits le décrivent comme un artiste de talent mais ils évoquent principalement les œuvres du Noviciat. Au XIXe siècle les recherches concernant ce peintre quelque peu oublié après la Révolution s'accroissent. En 1878, Charles Marionneau historien de l'art bordelais se propose de réaliser la première monographie sur Frère André. Il reste une référence quant à la connaissance du frère dominicain. A travers son exemple l'intérêt envers ces frères artistes se ressent. Eux qui ont consacré leur vie à Dieu, ils ont aussi mis au service leur talent au nom de leur foi. Mais leur place et leur vie au sein des couvents reste encore à déterminer tant les exemples sont nombreux mais chacun si différent.

## Les toiles appaméennes

Quatre tableaux sont conservés à la cathédrale Saint-Antonin de Pamiers : L'Adoration des Mages, La Naissance du Sauveur, Jésus chassant les marchands du Temple, Saint Louis recevant la couronne d'épines.

Les circonstances de la commande de ces quatre œuvres ne sont pas attestées. Il est en tout cas certain qu'elles sont en place dans la cathédrale avant 1850. Selon le restaurateur Jérôme Ruiz, le décor peint des murs de la cathédrale a été réalisé après 1850 et aucun décor n'a été réalisé derrière les toiles. Si elles ont été commandées par les dominicains de Pamiers, elles n'ont pu être présentes à Pamiers avant 1675, date de la reconstruction totale du couvent des dominicains. De la même façon, si elles ont été commandées pour la cathédrale Saint-Antonin, elles n'ont pu l'être qu'après 1689. Mais ces dates ne correspondent pas avec la période d'activité du frère, qui, en 1675, n'était pas encore entré dans les ordres et qui, en 1689, revenait à peine de Rome. Enfin, ce n'est qu'à partir de 1725 environ que la ville semble retrouver un semblant de calme et de prospérité après un lourd passé protestant. Il est donc plus probable de penser que les œuvres ont été commandées après cette date, dans un contexte plus favorable. Une des peintures livre un indice : le visage de l'évêque Jean-Baptiste de Verthamon, évêque de la ville de 1693 à 1735, est figuré au centre de l'œuvre Saint Louis recevant la couronne d'épines. Dans une autre version de cette scène, conservée à Paris, on ne retrouve pas le visage de l'évêque, cela ne fait que confirmer la théorie des divers auteurs, à savoir que les toiles ont bien été commandées pour la ville appaméenne.

## Le style : *Adoration des Mages*

Entourés des mages venus saluer la divine naissance, la Vierge et l'Enfant Jésus sont inondés d'une intense lumière, au centre de la composition. Le linge blanc sur les genoux de Marie capte cet éclat et invite le spectateur à regarder autour de ce duo maternel. Le peintre Frère Jean André s'illustre ici par la qualité de ses drapés. A la manière de Jean-Baptiste Jouvenet, il travaille les jeux d'ombre et de lumière pour animer subtilement les tissus. Il dilue les couleurs et les monte par de subtils dégradés.



Les gestes des personnages sont mesurés, comme pour ne pas effrayer cet enfant divin. Le visage fin et tendre de la Vierge délivre toute la sensibilité féminine et maternelle. L'arrière-plan, redécouvert par la restauration, laisse transparaître un décor plutôt simple. Le frère Jean André a su par ses tons presque pastels, ses délicats drapés et une composition équilibrée et calme, insuffler une sérénité sans faille, rien ne vient rompre l'instant mythique de cette adoration.

L'influence de l'artiste italien Carlo Maratta se retrouve dans cette œuvre. Une gravure de ce dernier représentant ce même épisode présente de nombreuses ressemblances avec la toile appaméenne. Néanmoins le frère dominicain s'est quelque peu affranchi du modèle italien. La composition est plus vaste, le visage de la Vierge est moins souriant mais tout aussi tendre et l'un des rois mages agenouillé présente un profil identique à celui de la gravure de Maratta. D'une influence plutôt italienne dans la composition et plutôt française dans la réalisation des drapés et des couleurs, le pinceau du frère dominicain a su donner vie, à sa manière, à cette paisible scène.

*Virginie Granel, historienne de l'art*

Photo : Frère André, autoportrait, XVII<sup>e</sup>, Musée National du château et des Trianons , Versailles

# L'Adoration des Mages de Frère André

## L'Iconographie

Le thème de l'Adoration des Mages est très courant dans l'art sacré. C'est un sujet tiré des Évangiles selon Mathieu (2, 1-12). On retrouve la Vierge assise portant sur ses genoux l'enfant Jésus; derrière, on aperçoit Joseph, devant les rois venus d'Orient. Les Évangiles apocryphes ne donnent pas leur nom et n'indiquent pas leur nombre. On sait seulement qu'il s'agit de savants venus d'Orient en quête du roi des juifs, dont une étoile a révélé la naissance. Leurs noms, Gaspard, Melchior et Balthazar, apparaissent au IXe siècle dans le Liber Pontificalis de Ravenne. D'après Louis Réau, ce thème est emprunté à l'art impérial romain et byzantin que l'on retrouve sur de nombreux bas-reliefs<sup>1</sup>. Certains sarcophages de l'Antiquité présentent, en effet, une procession de barbares orientaux, précédés parfois d'une figure ailée de la Victoire. Cette scène symbolise le peuple soumis apportant leur tribut à l'empereur. Dans l'art antique, les Mages sont liés à la Nativité du Christ. Vers le XIe siècle, les artistes habillent les Mages d'attributs royaux. Puis à partir du XIIIe siècle, le premier roi s'agenouille devant Marie, le deuxième montre l'étoile au troisième. C'est à partir du XVIe siècle, que la représentation de la scène de l'Adoration devient plus anecdotique que symbolique.

A l'époque moderne, on retrouve de nombreux peintres européens ayant utilisé le thème de l'Adoration des Mages, peut-être plus durant la Renaissance qu'à la période Baroque. Aujourd'hui, les historiens d'art notent la fréquence de ce thème dans les églises paroissiales.



Photo : Préparation de l'accrochage de l'œuvre, crédit photographique Phanette De Oliveira.

<sup>1</sup>Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, Millwood (N.Y.), Kraus reprint, 1988, vol.1,

## Une restauration exemplaire :

La restauration de l'Adoration des Mages fait partie d'un projet plus conséquent de travaux entrepris depuis 1995 sur l'ensemble des toiles de Frère André conservées dans la cathédrale, La Nativité étant le premier tableau ayant été restauré.

Les travaux entrepris sur l'œuvre de Frère André fut complexe en raison de sa taille monumentale, de son emplacement et surtout du à son état de dégradation. Après consultation, c'est l'atelier de Florence Meyerfeld et de Jérôme Ruiz, tous deux diplômés de l'Institut National du Patrimoine et installés à Juzes (31) qui a été retenu par la Direction régionale des affaires culturelles, maître d'ouvrage. L'entreprise Malbrel de Capdenac (46) est intervenue pour les travaux d'ébénisterie, de décrochage et de repose, ainsi que Sophie Gaillac spécialisée dans la restauration de cadre ancien installée à Gaillac (81).

La restauration s'est effectuée en plusieurs étapes. En 2007, l'atelier Meyerfeld & Ruiz a travaillé sur place en commençant par une opération de « nettoyage », qui consiste à enlever l'ensemble des couches de vernis, les repeints puis les mastics débordant. Après cette première étape, les restaurateurs ont pu avoir une vision réelle de son état de conservation : des déformations, le tableaux était affaissé et comportait "un ventre" dans la partie basse, et de nombreux trous et déchirures anciennement et grossièrement restaurés, la peinture sous les repeints s'avérait très usée et lacunaire, notamment vers les bords latéraux.

En 2009, le tableau a été décroché, démonté de son châssis, roulé et emporté à l'atelier afin qu'une intervention sur le support soit possible. Cette intervention a consisté à enlever l'épaisse couche de colle présente sur l'ensemble du revers et qui rendait la toile rigide et cassante. Les restaurateurs ont du reprendre les déformations par l'intermédiaire de l'humidité et de la pression, refermer les déchirures en collant les lèvres bord à bord et incruster des morceaux de toile dans les lacunes de toile, chaque collage étant consolidé par le revers grâce à des pièces d'intissé polyester. Les bords sont également consolidés. Des bandes de tensions sont collées sur les bords pour permettre la mise en tension sur le nouveau châssis. Ce dernier est en aluminium. Une toile de doublage aveugle est tendue au préalable, elle servira de soutien à la toile originale devenue assez fragile et cassante. La toile de l'Adoration de Mages est enfin tendue sur son nouveau châssis. Vient ensuite une opération de masticage effectuée sur l'ensemble des lacunes : le mastic choisi est rouge, la couleur originale de la préparation, ils seront légèrement modulés et sculptés. Le tableau est verni au spalter avec un vernis à base de résine dammar (résine naturelle). Des pulvérisations de vernis permettent de satiner l'ensemble.

Cette même année, l'entreprise Malbrel restaure les boiseries des confessionnaux placés dans la chapelle où le tableau de Frère André est normalement accroché.

En 2012, deux autres entreprises entrent dans ce projet : l'atelier Langlois pour la restauration du décor à fausse coupe de pierre des murs ouest et nord de la chapelle et l'entreprise Chevrin-Géli pour la reprise des enduits du transept nord. Ces deux opérations ont été prises en charge par le Service territorial de l'architecture et du patrimoine (Stap) de l'Ariège .

En 2011, Sophie Nicolas intervient sur le cadre de l'œuvre, restauration finalisée lors du retour du tableau dans la cathédrale en juin dernier.

Enfin en 2013, le tableau est à nouveau démonté et roulé dans l'atelier de restauration afin d'être ramener dans la cathédrale où il est remonté sur son châssis, encadré, avant d'être raccroché sur le mur de la chapelle.



*Photo : Sophie Nicolas, restauratrice de cadre ancien, crédit photographique Phanette De Oliveira.*

## Montant des travaux et maîtrise d'ouvrage

L'État (le ministère de la culture) est propriétaire des cathédrales, représenté en région par la direction des affaires culturelles (DRAC), il assure la maîtrise d'ouvrage des travaux tant de l'immeuble que du mobilier. La programmation des travaux de restauration du tableau a été réalisé et suivie par les conservateurs des monuments historiques de la DRAC (Bertrand Ducoureau, puis Catherine Gaich). La maîtrise d'œuvre des travaux d'entretien et de réparation est confiée à l'architecte des bâtiments de France (ABF), Hélène de Kergariou, chef du STAP de l'Ariège et à son adjoint Jean-Pierre Poirier.

Détail des coûts :

Année	Objet de prestation	Intervenant	Montant TTC
2007	- travaux sur la toile (nettoyage)	Atelier Meyerfeld et Ruiz	35 999,66 €
2009	- restauration des boiseries	Entreprise Malbrel	5 740, 80 €
	- travaux sur la toile (2 <sup>ème</sup> partie)	Atelier Meyerfeld & Ruiz	25 997,45 €
	- dépose de la toile	Entreprise Malbrel	8 132, 80 €
2011	Restauration du cadre	Sophie Nicolas	7 176,00 €
2012/ 2013	- repose de la toile	Entreprise Malbrel	5 345, 40 €
	- restauration couche picturale	Atelier Meyerfeld & Ruiz	49 275,20 €
	- finition cadre	Sophie Nicolas	1 375,40 €
	- reprise des enduits du transept nord	Société Chevrin-Géli	34 828,31 €
	- restauration du décor à fausse coupe de pierre	Entreprise Langlois	12 463, 65 €
	- repose des boiseries	Entreprise Malbrel	13 600 €
<b>Coût global</b>			<b>199 768,67 €</b>

## . Les Journées européennes du patrimoine à la cathédrale

A l'occasion de la 30<sup>ème</sup> édition des Journées européennes du patrimoine, une conférence sera organisée afin de présenter l'œuvre de Frère André, l'*Adoration des Mages*.